

Nouvelles de la France qui vient Valls et la réalité familiale

par Jacques Trémolet de Villers

AINSI, en cadeau fait aux Français de confession chrétienne pour l'ouverture de la semaine sainte, M. Manuel Valls a nommé, comme secrétaire d'Etat à la Famille, Mme Laurence Rossignol.

Le doigté et le tact de ce catalan à la pose quelque peu dictatoriale sont à la mesure de ce que nous attendions de lui. Il nous avait déjà dit, dans cette absence de style qui le caractérise, à propos de l'affaire Dieudonné : « *La République, elle a gagné.* » Là, il nous affirme, à nous les marcheurs du printemps français comme aux Veilleurs qui fêtent l'anniversaire de leur mobilisation que, vraiment, la famille, il s'en fout !

Je suis comme tous mes compatriotes. Je ne connais pas, personnellement, Mme Laurence Rossignol. La marque, d'ailleurs, de nos gouvernements, c'est d'être composé d'inconnus. A part François et Ségolène, un peu Fabius, pour une histoire de sang contaminé et aussi parce qu'il fut « *le jeune Premier ministre dont j'ai fait cadeau à la France* », notre sort est entre les mains de gens dont nous ne savons vraiment pas qui ils sont. Sans Emmanuel Ratier, saurons-nous quelque chose du Manuel de Matignon ?

Mais Rossignol ?

Avec un nom pareil, au printemps, on devrait se réjouir.

Pourtant, le peu d'informations que nous possédons – tous jours par *Présent* – c'est que la dame prône la théorie du genre et a déposé une proposition de loi dans le sens de l'égalité homme/femme... et qu'elle aurait déclaré : « *Les enfants n'appartiennent pas à leurs parents* » !

Le pathétique de notre situation politique, c'est l'immense divorce, l'incroyable rupture entre ces « *dirigeants* » et le peuple, le vrai, celui qui fait, aujourd'hui comme hier, le « *saint royaume de France* ».

Je ne parle pas seulement de l'élite consciente, et de mieux en mieux organisée, qui marche et manifeste en réunion de famille où on se compte par centaines de milliers ou par millions.

Je parle des quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour cent de la population qui rejettent François Hollande et, demain, rejetteront son Premier ministre.

Ces gens, qui sont de France ou qui vivent en France, vivent en famille.

Qu'ils soient mariés civilement, religieusement, ou simplement de vie commune, ils sont fils, filles, pères ou mères, et ils savent que si les enfants ne sont la propriété maternelle de personne, ils sont à la garde, à la charge, aux bons soins et à la protection de leurs parents... et de personne d'autre au monde, surtout pas de l'Etat. Qu'ils soient chrétiens, juifs, musulmans ou agnostiques, ils savent que « *lorsque l'enfant paraît* », c'est « *le cercle de famille* » qui « *applaudit à grands cris...* » et non pas un quelconque service décentralisé d'un secrétariat d'Etat du gouvernement de la République.

La réalité familiale n'est ni de droite ni de gauche, ni d'une religion ou d'une autre, encore moins d'une théorie, fût-elle du genre. Elle est, de nature. Comme telle, elle pré-existe à tous les systèmes politiques et leur survira lorsqu'ils auront disparu. Elle est la

grande et seule continuité qui fait la nation, l'histoire, l'économie (« *loi de la maison* »), la civilisation, et pour le dire d'un mot, la vie.

Au fond, ce Manuel Valls n'est pas plus catalan qu'il n'est français. S'il était vraiment catalan, que ce soit d'un côté ou de l'autre des Pyrénées, il ne nommerait pas

Laurence Rossignol à la Famille. La Catalogne, nation sœur de la nation provençale, celle qui nous envoya la Coupo Santo qui nous verse l'enthousiasme,

est, comme toutes les nations du monde, une famille de familles. Aujourd'hui, dans un élan farouche de retour à son identité, elle a imposé sa langue face à la domination castillane et elle rêve, comme l'Ecosse à l'autre bout de l'Europe, de retrouver l'indépendance de la patrie.

Sur la coupe en argent ciselé que les catalans envoyèrent aux félibres de la Provence, étaient inscrits les vers de Victor Balaguer :

« *morta duïben qu'és*

« *Més jo la crech viva* »

« *On dit qu'elle est morte*

« *Mais je la crois vivante* »

« **La Catalogne, nation sœur de la nation provençale, celle qui nous envoya la Coupo Santo qui nous verse l'enthousiasme est, comme toutes les nations du monde, une famille de familles.** »

Il parlait de la Catalogne. Et il parlait en prophète.

Manuel sait-il qui est Victor Balaguer ? Pourquoi est-il absent à la renaissance de la nation qui l'a vu naître et dont il est le fils ?

Pourquoi a-t-il quitté sa patrie au moment où elle avait besoin de tous ses enfants ?

Parce que le parti et les loges lui ont donné l'occasion d'une autre carrière, ici, en France ? Mais Manuel s'est trompé de maison et s'est trompé d'époque.

Les partis et les loges sont au bout de leur cursus historique. On peut tenir longtemps à coups d'esbroufe sur les droits de l'homme, l'égalité, la République, mais vient le moment où la réalité qui ne se joue pas de mots reprend ses droits.

Et la réalité chante toujours le même refrain. Elle dit famille, et puis elle dit patrie. Elle dit terre et elle dit maison. Avec Simone Weil, elle dit enracinement et respect, à l'opposé de « *la désinvolture satanique des déshérités* ». Elle dit nation et royaume. Et quand on la croit morte, au point qu'on n'en parle même plus, alors elle choisit ce moment pour faire éclater sa renaissance.

Au milieu de la semaine sainte, en Catalogne ou en Provence, en Corse ou en Bretagne, en Alsace ou dans le Limousin, en Aquitaine et en Flandre, bref, dans tout le saint royaume, ce qui pousse, avec la génération du printemps, l'éclatante lumière de Pâques, c'est la sainte victoire de la Vie.

Alors, Valls, Harlem, Rossignol, triste poussière d'une rengaine devenue insupportable, combien de temps encore faudra-t-il vous supporter ?

J.T.V.

Ukraine-Russie, ce conflit nous concerne-t-il ?

Les événements qui se déroulent depuis quelques mois en Ukraine ont entraîné, surtout sur les réseaux sociaux, un débat animé au sein de notre famille d'idées. Cela est bien naturel et a le mérite de prouver, à ceux qui en doutaient, que les nationalistes français sont attentifs à ce qui se passe dans le reste de l'Europe. Les uns, au nom d'une vision romantique des choses, soutiennent l'insurrection ukrainienne, tandis que les autres, par réalisme géopolitique et sans doute par admiration pour le style « direct » du président Poutine, épousent la cause de la Russie.

Tout cela nous amène à quelques observations.

D'abord, force est d'admettre que les deux points de vue sont compréhensibles et il est dommage que certains en arrivent à s'insulter à ce sujet.

En tant que Français attachés à notre pays, nous pouvons comprendre les motivations des insurgés du Maidan. Surtout lorsque ceux-ci brandissent leurs drapeaux et invoquent leur identité nationale. Le problème, c'est que ces motivations ne sont pas forcément les mêmes que celles de ceux qui, à Bruxelles ou ailleurs, ont tout intérêt à ce que l'Ukraine se détache de l'influence russe et qui œuvrent en sourdine depuis longtemps dans ce sens.

La sincérité ne doit pas engendrer la naïveté

J'ai pu le constater par moi-même, les nationalistes ukrainiens font parfois preuve d'une certaine candeur. J'ai eu l'occasion il y a un an, à Paris, de rencontrer des responsables de *Svoboda*, le principal parti nationaliste ukrainien. Sans douter un instant de la sincérité de ces gens, j'ai été frappé par leur fascination, frisant la naïveté, pour l'Union européenne. Leur vision du monde bruxellois était totalement tronquée. Ils plaçaient toutes leurs espérances dans la reconnaissance par Bruxelles de leur action. Je suis resté sceptique à la suite de cette rencontre. Néanmoins – comme quoi, en politique, il ne faut jamais écarter « l'imprévu » –, quelle ne fut pas ma surprise de voir que, à la suite de la révolution de l'hiver dernier, deux de mes interlocuteurs d'alors font maintenant partie du nouveau gouvernement.

Mais il ne faut pas se leurrer. Une fois que l'Europe de Bruxelles se sera bien servi de patriotes ukrainiens contre la Russie, elle se débarrassera

vite d'eux, car leur idéologie est diamétralement opposée à ses projets mondialistes.

Parlons maintenant de la position de la Russie

Celle-ci estime, à juste titre, que l'Ukraine est « son berceau ». De plus, elle ne peut en aucun cas laisser se développer, à ses frontières, des Etats qui lui seraient foncièrement hostiles.

Qu'on le veuille ou non, la Russie d'aujourd'hui n'est pas l'URSS d'hier. Nous ne tomberons donc pas dans le piège tendu par les lobbys droits-de-l'homme stupéfiés par les Fondations mondialistes qui voudraient faire passer Poutine pour un nouveau Staline.

Les maîtres du Nouvel Ordre mondial, au lendemain de la chute du Mur de Berlin, pensaient que la Russie allait devenir une puissance déliquescence dirigée par des mafieux ou des ivrognes comme Boris Eltsine. Ils se sont lourdement trompés, car ils n'avaient pas imaginé l'émergence d'un Poutine capable, en quinze ans, de redonner à son pays sa fierté et de lui offrir à nouveau une place essentielle dans le monde. Ce renouveau de la Russie peut, légitimement, susciter une grande sympathie auprès des patriotes français, écartés de voir leur pays « dirigé » par une bande de bandes d'incapables.

Où est notre intérêt national ?

Nous le voyons, chacun trouve de bonnes raisons de soutenir un camp ou un autre. Mais est-ce bien à nous, nationalistes français et identitaires européens, de nous immiscer dans ce conflit qui, quoiqu'en disent tous les va-t-en-guerre de la terre style BHL, ne nous concerne pas vraiment ?

Louis XIV, pour expliquer sa politique étrangère, disait que « la France n'a pas d'amis ni d'ennemis, elle n'a que des intérêts ». Alors, au lieu de nous entre-déchirer sur l'avenir de nous entre-déchirer sur l'avenir de l'Ukraine, cherchons donc plutôt où sont nos intérêts nationaux.

Or, face au mondialisme destructeur des peuples et des nations, force est de reconnaître que la Russie, dans l'état actuel des choses, est un allié nécessaire.

Roland Hélie
directeur de Synthèse nationale

« *Tribune libre* » (en abrégé : « *Tribune* ») : Article d'une personnalité extérieure à la rédaction d'un journal et qui n'engage pas l'opinion de ce journal.

SUITE DE LA PAGE 1

Les tandems improbables

Un président de la République et son Premier ministre confrontés à la défiance frondeuse de leur propre camp. Confrontés aussi à leur suspicion réciproque. Lequel des deux va-t-il entortiller l'autre ? Valls veut faire de Matignon, a-t-il annoncé, « une machine à produire de la décision ». Pour suppléer aux flottements flous et incertains de l'Elysée ? Hollande-Valls : un tandem sous haute tension. Un attelage toujours sur le point de déteiler.

J.C.

M 00196 - 416 - F - 1,30 €

